

la tête réduite à une boule minuscule (...). Certains temps que le monde refuse des normes séculaires, la sculpture semble partagée entre l'étonnement et l'hypertrophie. Roger-Marx décèle chez Giacometti une « vérité tablie angoissée, un vertige devant le réel. Il ne peut plus alors sculpter qu'en oubliant le modèle, jusqu'au moment où il pourra réaliser ses « chefs-d'œuvre » : les portraits de Diego, d'Annette ou « l'Homme au blouson ». Giacometti revient alors à un modèle plus traditionnel, s'apparente « au Daumier des bustes, à Deges, à Rodin ». Et Roger-Marx estime que c'est dans les dessins, les gravures, les peintures que Giacometti exprime le mystère qui est en lui et qu'il ne parvient pas à exprimer en sculpture : « Mieux que dans ses plaques et ses bronzes, inséparables, son désarroi et son émerveillement devant les énigmes que tout être et que tout objet demeurent pour lui jusqu'à son dernier jour ».

« Angoisse, mystère ». Georges Boudaille (Lettres Françaises, 29-10) y fait allusion de son côté : « Cette œuvre que Giacometti nous a laissée, que nous voudrions contempler enfin serinement, quatre ans ou presque après sa mort, elle ne comptait guère pour lui, elle n'était qu'un moyen, une méthode pour accéder à une vérité, pour découvrir une recette impossible, je n'ose dire magique, dont la possession lui aurait enfin permis de nous montrer le monde tel qu'il est, tel qu'il le voyait tout au moins. »

On ne peut nier la force expressive de l'œuvre. On ne peut davantage nier qu'elle parvient rarement à nous satisfaire pleinement. Ce que la rétrospective, en tout cas, paraît avoir révélé, c'est que le sculpteur était aussi (et peut-être surtout ?) un peintre et un dessinateur. Ce dernier, par une récente exposition (voir « Almanach » d'avril) a su nous toucher. Les peintures présentées à l'Orangerie nous touchent également, encore que l'œuvre

Georges Boudaille (Lettres Françaises, 8-10) est tout disposé à trouver des excuses : « Le talent abonde, même s'il ne s'exprime pas toujours parfaitement ». Peut-être, mais à quel niveau situer ce talent ? A celui du brochage, avec Restany ? Ce n'est tout de même pas très glorieux. D'autres pensent à des « étalagistes débrouillards ». Débrouillards mais travaillant pour des patrons besogneux, car les moyens sont sordides. Georges Boudaille, qui veut quand même faire plaisir trouve qu'« au-delà de l'allure de kermesse que lui donne la passion juvénile de ses participants la Biennale de Paris est une manifestation utile dans laquelle l'observateur attentif découvre des talents nouveaux, des conceptions inédites parmi de nombreux emprunts et réminiscences ». M. Boudaille est bien complaisant. De toutes façons, comment être « attentif » dans un tel tohu-bohu ? Plus judicieuse paraît la réflexion d'un gardien : « Vous savez, ici, il n'y a que les gosses qui s'amuse ». Mais au fait, les gosses ce sont aussi les exposants ?

Jean-Jacques Lévêque (Nouvelles Littéraires, 9-10) a le mérite de tenter d'élever un débat qui ne s'y prête guère : « L'artiste actuel qui n'a pas dépassé les trente-cinq ans se détache progressivement des formules esthétiques classiques pour aborder d'autres domaines : le spectacle, l'urbanisme, le poème en image, le cinéma, l'attitude, etc. Bref, il délaisse un art jugé trop étroit, trop ingrat, et aspire à de nouvelles possibilités que les techniques modernes lui offrent généreusement. Après s'être libéré de la représentation immédiate et stricte de la réalité, la peinture s'est libérée de sa spécificité, et le peintre aujourd'hui c'est n'importe qui, et il fait n'importe quoi (...). Toute une génération tourne le dos au chevalet et envisage l'art à partir de critères très différents, ce qui, a priori, n'est pas blâmable. »

Quant à la section des « jeunes », elle est accueillie plus durement encore. Pierre Restany (Combat) l'exécute en quelques mots : « Un terne ramassis de jeunes vieux ». Jean Dalevèze (Nouvelles Littéraires, 9-10), d'un naturel fort courtois, est cependant très sévère, encore qu'il soit plus découragé qu'irrité : « Il y aurait beaucoup à dire si l'on pouvait gloser sur le vide. Mais comment retenir entre ses doigts ce qui n'existe pas ? (...). Rien n'est plus triste qu'un feu d'artifices dont les pétards, trop vieux, refusent de partir. Et ceux que l'on voudrait faire éclater ici datent parfois de plus d'un demi-siècle (...). Accrocher des ressorts à boudin à un bâti métallique et disposer des pédales qui les font se distendre et se rétracter, afficher comme cible la photographie d'un homme nu et tirer dessus à la carabine, ranger par terre de petites boulettes de glaise, peindre sur d'immenses panneaux des carrés tricolores, coller des journaux sur les murs, répéter jusqu'à la satiété des slogans politiques, où cela mène-t-il en définitive ? » Et Jean Dalevèze conclut tristement : « L'incorrection, le sans-gêne des jeunes visiteurs, leur laisser-aller accusent l'impression que quelque chose s'achève ».

Quant à Claude Roger-Marx (Figaro Littéraire, 20-10) ce n'est pas évidemment de lui que l'on peut attendre un jugement laudatif, son mépris est ici total : « Au sortir de la Biennale des Jeunes, surpassant par la qualité de la matière les « travaux d'équipe » qui y sont présentés, j'ai fait la découverte d'un chef-d'œuvre : une dalle de marbre fleurie de maculations et de fluorescences allant du vert-de-gris au vert d'algue, au vert Véronèse et au lapis-lazulis. Ce travail d'équipe est dû à la collaboration anonyme de passants qui, depuis des années, se succèdent dans une vespasienne du quartier Saint-Germain-des-Prés ».